

1964 : Intermède international

Rouler

*Vivre entre le vent et la peur
Entre le soleil et le plaisir
Entre la pluie et le froid
Peu importe*

Rouler

*Sans réfléchir
Rien dans la tête
Aucun passé
Aucun avenir*

*Que le présent qui se manifeste
Pour s'effacer aussitôt*

Perdre ses racines

*Comme un virevoltant
Perpétuellement à la recherche
De rien du tout*

Vivre sans comprendre

*Parce qu'il n'y a rien à comprendre
De toute façon*

Que faire d'explications

*Sinon en oblitérer les conséquences
Pour que la vie se vive
Point barre*

Cher Christoph.

En ce printemps de 1964, alors que, de l'autre bout du monde, on pleurait encore un président dont on disait qu'il aurait pu changer le monde, tandis que les Beatles, eux, s'apprétaient à le faire dans les effluves de l'acide lysergique diéthylamide et que le mouvement hippie prenait doucement racine dans le monde ordinaire, cueillant pieds nus les fruits de la *Beat Generation* ... Alors que naissait, très très loin de là, un enfant que tu

rencontreras un jour et qui usurpera des bouts de ta vie pour en faire une histoire, tu filais sur ta moto, quelque part entre Koblenz et Tunis, en regardant droit devant.

C'était pourtant Istambul que tu aurais aimé visiter. La Byzance grecque, la Constantinople romaine et la capitale Ottomane réunies en un seul lieu sur la faille nord-anatolienne, métaphore par excellence de cette Eurasie livrée à la folie explosive de tes semblables. Tu avais même planifié un premier itinéraire, périlleux, exigeant : traverser l'Autriche puis les Balkans, de la Yougoslavie jusqu'en Bulgarie, puis rouler directement vers Istambul sans passer par la mer. Théoriquement, il s'agissait de la route la plus courte, du moins quant aux distances à parcourir.

Pour traverser la Yougoslavie, le projet ne comportait que des formalités administratives, substantielles tout de même, mais raisonnablement à portée de procédures : obtenir les visas et autorisations nécessaires pour un aller et un retour à des dates qui devaient être précises, mais, de toute évidence, Tito pourrait être minimalement réceptif à la requête d'un jeune allemand en quête d'une épopée existentielle. Pour la Bulgarie, c'était une tout autre histoire : traverser, sans raison apparente, un état formellement lié au Pacte de Varsovie constituait, pour le moins, un défi. L'heure communiste n'était pas au tourisme désintéressé. C'était, en tous cas, l'impression qui s'était dégagée d'un premier échange épistolaire avec l'ambassade bulgare.

Je traduirai ici, peut-être bien maladroitement, la courte lettre que tu avais envoyée :

Munich, le 4 janvier 1963

À qui de droit

Je me nomme Christoph Klören. Je suis étudiant en géologie et passionné d'histoire. Pour ces raisons, j'ai planifié un voyage qui me mènera de Munich jusqu'à Istanbul. Je devrai traverser l'Autriche, puis la Yougoslavie, puis la Bulgarie. Voilà la raison pour cette lettre.

Je comprends que pour traverser votre pays, j'ai besoin de votre autorisation. Pour cela, j'aimerais que vous m'assistiez. Auparavant, j'aimerais vous dire que ma seule intention est de me rendre à Istanbul. Peut-être aussi pourrai-je prendre quelques photos lors de mon bref passage, si j'en ai le droit.

J'aimerais faire ce voyage au cours de l'été de 1964.

Merci de me répondre et, si possible, de m'assister dans les démarches que je dois entreprendre pour que mon voyage soit possible.

Avec l'espoir d'une réponse positive de votre part

Christoph Klören

Étonnamment, du moins tu ne t'attendais à tant de célérité, une courte réponse t'a été transmise à peine un mois plus tard :

Camarade Klören

L'Ambassade de Bulgarie prend acte de ta demande. Pour que nous puissions y donner suite, tu dois toutefois te présenter à l'ambassade pour que ton projet soit entendu et pondéré en fonction des intérêts du peuple bulgare.

Salutations

Eléna Colakova, secrétaire

La missive ne comportait que peu d'espoir pour une résolution rapide des embûches administratives à ton projet : d'abord, un pèlerinage à Berlin, point d'ancre des ambassades des pays membres du Bloc communiste, était hors de question, pour des motifs essentiellement économiques. Ensuite, il y avait dans le sous-texte de cette brève réponse quelque chose qui mettait en lumière la futilité de l'entreprise, le prolétariat bulgare n'ayant évidemment rien à cirer de toi ou de tes petites angoisses capitalistes. Enfin, tu n'aurais même pas su dire ce qui te motivait vraiment dans ce projet qui te mobilisait, sinon un besoin pressant d'être ailleurs. Aussi, tu n'aurais pas pu trouver les mots nécessaires pour qu'on entende quoi que ce soit de ce que tu projetais.

Ce sera donc Tunis, sœur de Carthage et baignée par les mêmes cultures grecques, romaines et ottomanes. Le voyage se ferait franc sud, de Munich vers Villa San Giovanni en traversant l'Autriche sans s'arrêter, puis l'Italie par la côte est jusqu'à San Marino. Par la suite, tu traverserais le reste du pays en son centre, évitant Rome et Naples au profit des grands espaces, jusqu'à Maratea. Le reste du trajet vers la Sicile se ferait presqu'exclusivement le long de la côte ouest italienne, 600 km d'air salin, un ou deux jours, peut-être trois selon le pain et le vin trouvés en cours de route.

De la pointe sud-ouest italienne à Tunis, il y avait des choix à faire. Bien sûr, tu aurais pu emprunter un traversier et filer en Sicile jusqu'à Palerme, longeant la côte nord de l'Île, profitant des *spagges* de sable ou de galets ou encore te baignant dans l'Histoire, au gré des nombreux vestiges que tu y croiserais. Toutefois, l'objectif demeurait Tunis : une telle distraction que la Sicile devait donc être évitée. Par conséquent, tu auras convenu de trouver, à partir de quelque part dans la Reggio de Calabre, un moyen de te rendre directement à destination : il devait bien y exister un navire pouvant s'encombrer à peu de

frais d'un motocycliste allemand, par ailleurs capable de donner un coup de main *gratis pro Deo* aux opérations requises entre le départ et l'arrivée.

C'est précisément cette étape de ton périple qui occupait ton esprit, alors que tu t'arrêtais à Massicelle, sur la route nationale SR447 devant te mener à Palinuro, pour un peu d'eau, un peu d'ombre et quelque chose à grignoter. Pour l'ombre, tu auras souvent fréquenté les lieux de culte, où tu y trouvais aussi le silence et, parfois, quelque nourriture pour l'œil, comme ici dans cette chapelle du XVème siècle dédiée, selon le vieux curé qui t'a accueilli, à trois sœurs martyrisées à Thessalonique alors que s'amorçait le quatrième siècle de notre ère qu'on dit moderne et que les tentacules du christianisme s'étendaient lentement sur l'Europe, au gré des barbaries commises à l'encontre d'innocents, dans l'âme ou dans le cerveau, ou encore par le propos de quelque illuminé qui ne souhaitait dans le fond que propager la Nouvelle, qu'on disait bonne, de ce juif crucifié qui voulait tant qu'on s'aime. La foi chrétienne, quoiqu'elle fût de moins en moins en marge du grand Panthéon européen, n'avait pas encore été récupérée par le pouvoir romain pour soutenir la pérennité d'un empire qui se souhait éternel. On oublie, parfois, ce grand travestissement de la foi chrétienne et toute cette pourriture souillant le socle même de l'Église Chaotique Romaine.

Pourtant, il faisait bon se reposer dans cette vieille église et Christoph se surprénait à penser que peut-être, la vie serait plus simple s'il croyait en quelque chose. Par-delà les singeries dominicales ou encore les gestes formatés et les pensées préfabriquées qui forment le dogme, l'idée même d'une vie qui s'appuie sur l'espoir d'un être suprême qui saura juger, le Moment venu, de notre valeur par l'adéquation entre nos gestes et Ses enseignements, constitue après tout un rempart intéressant contre l'absurdité évidente de notre existence.

Il aurait fallu, pour que Christoph y adhère, une foi sans le pouvoir des autorités ecclésiastiques et sans toutes ces œuvres, scandaleusement belles, érigées plus souvent qu'autrement grâce au sang et à la sueur du peuple avec l'odieux prétexte de rendre hommage, la piété des uns se confondant avec l'orgueil des autres : toujours plus haut, cette tour; toujours plus vaste, cette nef; il fallait aussi de l'or, partout de l'or, pour que Dieu, qu'on devine dur de la calotte vu son âge, saisisse bien tous les sacrifices qu'on avait fait en Son Nom. Pourtant, dans les textes religieux, on trouvait tant d'appels à l'humilité, à la modestie, au partage. On y admonestait les riches, plus souvent qu'autrement, et on mettait le croyant en garde contre tout ce qui pourrait s'apparenter à de la cupidité ou à de l'avarice. Tiens : Jésus disait, à travers Luc et Mathieu : *Aucun serviteur ne peut servir deux maîtres : ou bien il haïra l'un et aimera l'autre ; ou bien il s'attachera à l'un et méprisera l'autre.* *Vous ne pouvez pas servir Dieu et l'argent.* Il y a donc eu, de toute évidence, une monstrueuse erreur historique commise par les autorités ecclésiastiques, une méprise que même les franciscains, pourtant fans finis du dénuement, n'ont pu corriger.

Mais Christoph ne croyait en rien. Aussi, les explications à ces paradoxes ne pouvaient, pour lui, que se trouver ailleurs : dans l'histoire politique, dans la psychologie humaine, dans la biologie, à la rigueur dans la philosophie. Tout de même, Christoph, en ce moment précis, se rappelait que la science elle-même tirait ses origines du doute, sœur siamoise de la foi. Tant qu'il n'y aurait pas de théorie irréfutable quant à l'inexistence d'une entité supérieure, le véritable scientifique ne pouvait écarter tout à fait la possibilité de Dieu. Il fallait choisir son camp au mérite des arguments de part et d'autre.

Ou il fallait s'en foutre. Trouver dans le plaisir du moment assez de justification pour que la vie se vive sans autre question. Plus encore, il fallait risquer, pousser la

mécanique, flirter avec le danger. Mais il fallait le faire intelligemment : tiens, cette moto qui le portera bientôt sur cette route sinueuse du sud de l'Italie, peut-être un peu trop vite, Christoph la connaissait par cœur. Il l'avait entièrement démontée, puis remontée en inspectant méticuleusement chaque composante, écartant toute pièce comportant une quelconque faiblesse ayant pu mener à un bris. Il avait identifié les parties qui devaient faire l'objet d'une inspection quotidienne et prévu, dans sa besace, les pièces de remplacement nécessaires en cas de pépin. Prendre un risque était une chose sérieuse, pour laquelle la préparation était essentielle.

Il en était de même, selon Christoph, pour le corps et pour l'esprit, véhicule unique de notre identité, quoi qu'on tende à les considérer comme séparés. D'abord, on ne se nourrit pas de n'importe quoi. Il faut connaître l'impact de l'intrant sur l'extrant, maximiser le transfert énergétique, faciliter le transit des matières sans sacrifier l'hydratation mais sans abuser de la ressource aqueuse. Économie, économie... Il y a aussi le goût, bien sûr, mais les plaisirs des sens doivent être subordonnés à la raison. Mieux vaut du fade digeste que les artifices des gras lourds ou des épices corrosives qui vous râpent les intérieurs et qui sapent votre énergie vitale. Ensuite, il faut saisir la mesure des choses, user sans abuser. Le vin aiguise l'esprit avant de l'éteindre, le gras nourrit le muscle avant d'engorger le foie. *Moderato* sinon, à la limite, *Allegro non troppo* pour les journées spéciales. Enfin, il faut dompter la bête, par l'entraînement quotidien, pour que le plaisir de la performance, chose importante tout de même, comporte le moins de dangers possibles.

Tout pour éviter la mort, objectif absurde s'il en est un, mais tout de même essentiel pour que la vie se vive.